

Études littéraires africaines

SOYINKA, Wole, *The Burden of Memory, the Muse of Forgiveness*, Oxford University Press, New York & Oxford, 1999, XII-208 p. (hardcover edition)



Anthony Mangeon

Numéro 7, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042119ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042119ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mangeon, A. (1999). Compte rendu de [SOYINKA, Wole, *The Burden of Memory, the Muse of Forgiveness*, Oxford University Press, New York & Oxford, 1999, XII-208 p. (hardcover edition)]. *Études littéraires africaines*, (7), 73–76.
<https://doi.org/10.7202/1042119ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

histoire que je demandai à Abagwe de retrouver cet homme. Nous allâmes chez lui, et il me raconta bien d'autres choses à propos de cet incident. Ce n'est pas tout : nous nous rendîmes à son village afin de retrouver l'ambiance de ce lieu."

Voilà qui permettrait d'expliquer nombre d'éléments présents dans *Arrow of God* (1964), à propos du personnage d'Ezeulu. Ezenwa Ohaeto revient sur cet incident plus loin dans son étude (pp. 199-200) et se demande si Achebe - qui avait été à ce sujet taxé d'une forme de plagiat - n'aurait pas puisé dans l'étude de A. Nnolim, *The History of Emuchu*. On pourrait alors s'attendre à une étude critique plus poussée : il n'en est rien, puisque notre auteur se contente de citer les autorités critiques sur la question, en se gardant bien d'avancer une opinion personnelle. C'est qu'il est tellement pénétré de respect pour le Maître (dont il a été l'étudiant, ce qui constitue alors un handicap) qu'il n'ose même plus se positionner par rapport à lui, et cette biographie tourne court, elle verse dans l'hagiographie. Rien ne nous est épargné, ainsi toutes les jalousies de la part de ses jeunes collègues auxquelles l'auteur de *Things Fall Apart* (1958) a eu droit (pp. 238-239), ce dont franchement nous n'avons cure. Et le commentaire auquel nous avons droit au sujet d'un livre politiquement important comme *The Trouble with Nigeria* (1983) tient d'un simple résumé (pp. 228-229). Le livre croule sous les détails, souvent dénués d'intérêt, à côté d'éléments importants qui auraient mérité un autre sort. Il manque étrangement d'ambitions littéraires, et il ne nous propose pas la moindre synthèse qui permettrait de jeter un pont entre les œuvres de jeunesse et celles d'un homme qui a dû traverser nombre d'épreuves. A vrai dire, cette biographie par son côté pointilleux et son manque de visées, finit par générer un ennui des plus pesants.

Est-ce là le but de ce genre d'écrits ?

■ Jean SÉVRY

NIGERIA

■ SOYINKA, WOLE, *THE BURDEN OF MEMORY, THE MUSE OF FORGIVENESS*, OXFORD UNIVERSITY PRESS, NEW YORK & OXFORD, 1999, XII-208 P. (HARDCOVER EDITION)

Ce livre fait suite au récit de la crise politique au Nigeria, *The open Sore of a Continent*, que Soyinka avait publié en 1996, alors que la dictature militaire de Sanni Abacha l'avait contraint pour des raisons de sécurité à s'exiler aux Etats-Unis. Il rassemble trois conférences données à Harvard University en avril 1997, où l'auteur engage, avec une anticipation presque prophétique, une réflexion sur l'après-dictature, autour des thèmes de la Réparation, de la Vérité et de la Réconciliation. La question de la mémoire est au cœur de ses interrogations : comment soigner la mémoire collective, blessée par un passé d'horreurs, et comment accomplir conjointement une mission de restitution et de réconciliation ?

L'Afrique du Sud, et sa récente sortie de l'Apartheid, est à ce titre un exemple privilégié pour Soyinka, qui se réfère souvent à la Commission de Vérité et Réconciliation mise en place par l'Archevêque Desmond Tutu.

Dans la première partie (*Reparation, Truth and Reconciliation*), l'écrivain nigérian insiste sur la nécessité de mettre à nu le passé, son impact sur les citoyens, pour garantir l'avenir et lui donner un fondement solide. Ce souci de vérité doit éviter deux écueils : la dramatisation ou l'exagération, mais également le passage sous silence de certains éléments (ainsi est-il nécessaire de connaître le contenu des coffres de Mobutu en Suisse, des réfrigérateurs où Idi Amin Dada conservait les têtes de ses ennemis...). Mais si pour Soyinka la vérité est un prélude indispensable à la réconciliation, elle n'en constitue pas la condition unique. La question de la réparation est ainsi largement développée dans ce premier essai, et selon deux pans principaux : réparation à l'égard des victimes des dictatures contemporaines, mais aussi réparation à l'égard de l'Afrique en général, victime séculaire de l'esclavage et de la colonisation.

Dans le premier cas, une des premières réparations à établir réside dans le jugement des coupables, qui ne doivent pas bénéficier d'une immunité quelconque. Soyinka en appelle ainsi à la comparution des dictateurs devant la justice : là encore, son texte anticipe sur l'histoire, puisqu'il mentionne à ce sujet Pinochet, mais aussi Mobutu, Abacha, et les responsables de génocides au Rwanda... Le cas de l'Ethiopie, où Mariam Mengistu était absent du box des accusés, où se trouvaient néanmoins ses complices, et fut jugé par contumace, est également étudié à titre de modèle. Soyinka prend soin de noter que la soif de justice des victimes ne doit pas donner lieu à une parodie judiciaire, qui occasionnerait d'autres injustices ; enfin, la réparation doit également se manifester sur un plan matériel, avec la restitution des biens volés à la nation, et souvent stockés dans les banques européennes... C'est seulement ainsi que la réparation, selon Soyinka, peut fonctionner véritablement comme une critique de l'histoire, et comme un frein à sa répétition.

Soyinka pose également cette problématique dans un cadre plus général, en rappelant les motivations du Mouvement pour les Réparations, initié par Chief Moshood Abiola, élu démocratiquement Président du Nigeria, renversé et emprisonné par Abacha, avant de mourir en 1998 dans des circonstances quelques peu douteuses. Ce Mouvement a pour but d'obtenir des dédommagements pour les pertes humaines, matérielles et économiques que l'Afrique a accumulé durant l'esclavage et l'ère coloniale. Soyinka souligne bien les ambiguïtés d'un tel projet : de quelle Afrique parle-t-on ? Comment prendre en compte la participation arabe non négligeable dans l'esclavagisme ? Et s'il s'agit de réclamer des réparations pour les victimes du colonialisme, alors l'Amérique du Nord, du Sud, l'Australie, l'Asie sont également concernées... Soyinka signale néanmoins que la préservation, par l'Unesco, de la Route des Esclaves, de sites

comme Gorée, ou Embarkation Point, à Ouidah (Bénin) constitue déjà des actes de réparation, qui devraient être complétés par une restitution des œuvres d'art volés à l'Afrique, et entreposés dans les musées occidentaux... Enfin, de façon provocatrice, Soyinka propose d'annuler les dettes de l'Afrique auprès du FMI, procédé qui, s'il n'a pas de répercussion immédiate pour les populations, aurait, selon l'auteur, au moins l'avantage de mettre fin à une excuse souvent utilisée par les gouvernants, et fournir un ballon d'oxygène aux économies africaines.

Le second essai se concentre davantage sur la question de la Réconciliation, et à cette occasion sur la figure de Léopold Sédar Senghor (*Senghor and Négritude : j'accuse mais je pardonne*). Soyinka étudie comment la poésie de Senghor est prisonnière d'un dilemme : comment célébrer la mémoire du passé et tenter d'aller au-delà du présent ? La résolution de ce conflit réside dans la miséricorde du pardon, et l'idée du métissage, chère au poète sénégalais. Un poème comme *Hosties Noires* constitue ainsi "une anticipation poétique de la Commission de Vérité et Réconciliation", où Senghor s'attribue le rôle d'un Confesseur qui suppose la confession des pécheurs, considère comme ayant déjà été entonnés les mea culpa des coupables, et leur garantit l'absolution. Le pardon apparaît ainsi comme la preuve de l'humanité de la victime, et Soyinka insiste clairement sur l'importance de la figure du prêtre dans la vie et l'œuvre de Senghor.

Un dernier essai, intitulé *Négritude and the Gods of Equity*, s'intéresse alors aux conditions d'apparition de la négritude dans le contexte francophone, et cherche à étudier les différences avec le développement d'une classe d'intellectuels dans l'Afrique coloniale britannique. Soyinka y souligne la solidarité entre les Antilles françaises et les colonies africaines, qui n'a pas d'équivalent dans l'empire colonial anglais, et l'explique par la pratique d'assimilation, qui accordait la citoyenneté aux habitants des départements d'outre-mer et des Communes d'Afrique, et leur permettait d'élire des députés. Il insiste par ailleurs sur une résistance culturelle, en langues africaines, plus importante en Afrique anglophone, tandis que la négritude se caractérise par la prise de conscience d'un déracinement culturel, et l'affirmation de soi à travers la définition du nègre héritée du colonisateur. C'est ainsi, selon lui, qu'on peut également comprendre le lien étroit qui se tisse entre les écrivains noirs américains et les poètes de la négritude, quand en dépit d'un contexte linguistique similaire, ce lien n'a pas existé entre les écrivains anglophones africains et les poètes de la Renaissance de Harlem. Soyinka montre dans cet essai comment l'effort pour l'équité, la justice, est chez les écrivains de la négritude la conséquence d'une histoire du dédain, dont la reconnaissance fut initiée d'abord par des érudits français (Delafosse, Hardy...) avant d'être le propos majeur des victimes.

Cet ouvrage présente donc l'intérêt d'être axé sur des problèmes contemporains, avec un net engagement de Soyinka dans sa réflexion, où

l'on peut lire la profession de foi d'un humaniste lucide et souvent acerbe. Et ce mouvement est complété par un souci d'impartialité, qui pousse Soyinka à réévaluer, à vingt ans de distance, les propos sévères tenus à l'égard de la négritude dans *Myth, Literature and the African World*, en rendant justice à la force subversive de la négritude, tout en resituant le mouvement dans son contexte historique, et en procédant à de fructueuses analyses des différences entre l'apparition des littératures africaines anglophone et francophone.

■ Anthony MANGEON

AFRIQUE DU SUD

■ DE VILLIERS, G.E., EDIT., *RAVAN, TWENTY FIVE YEARS, 1972-1997, A COMMEMORATIVE VOLUME OF NEW WRITING*, JOHANNESBURG, RAVAN PRESS, 1997, 159 p., R 65.

C'est avec quelque retard que je propose un compte rendu de ce livre important qui est divisé en deux parties, la première étant consacrée à un historique de cette maison d'édition, et la seconde à de nouvelles écritures (New Writing), où l'on retrouvera des textes de Coetzee, C. Hope, E. Mphahlele, A. Essop, S. Gray, M.W. Serote, N. Gordimer, souvent composés à cette occasion et pour la plupart postérieurs, ce qui est intéressant, à 1994, date de l'abandon du système de l'apartheid.

Dans la première partie, les articles de Peter Randall, Glenn Moss et Albert Grundlingh nous permettent de mieux percevoir l'importance de toutes ces publications. Ravan Press n'a cessé de se débattre au milieu de difficultés financières, auxquelles venaient s'ajouter, tout particulièrement autour des années 73-74, les obstacles posés en travers de leur chemin par une censure féroce. La collaboration avec Spro Cas (Study Project on Christianity in Apartheid Society) a été des plus importantes, ainsi que P. Randall nous le fait observer. Ravan s'est développé, cinq années après son lancement, dans le contexte du Black Consciousness, ce qui n'est pas innocent, et l'entreprise s'est manifestée pour l'essentiel comme un désir d'affirmer une autonomie de publication tout autant (A. Grundlingh) qu'une farouche indépendance d'idées.

C'est tout d'abord dans le monde de l'histoire de l'Afrique du Sud que Ravan a laissé sa trace : "Au moins 30 % de l'ensemble des publications de Ravan traitaient de l'histoire, ou de sujets s'y rapportant" (Grundlingh, p. 27). Il s'agissait de redresser des visions déformées de l'histoire du pays, souvent dues à des historiens afrikaners, et dans ce domaine de l'historiographie, les travaux de Jeff Guy, de Jeff Peires, de Colin Bundy ont fait date, transformant complètement la perception du passé de ce pays. Je citerais pour ma part l'étude de Peter Warwick, *Black People and the South African War, 1899-1902* (1983), au travers de laquelle on découvre que les Noirs n'ont pas été épargnés par la guerre anglo-boer, ou encore le livre de Richard Elphick, *Khoi Khoi and the Founding*